

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 25

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189308>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il faut répéter cette opération quatre fois pendant le développement du fruit. Le sulfate de fer employé à faibles doses agit comme excitant de la végétation ; aussi les poires et les pommes qui, pendant leur formation, ont été soumises à son action ont-elles, à leur maturité, un volume notablement supérieur à celui des autres fruits des mêmes arbres qu'on a laissés suivre la marche naturelle de leur croissance.

On demi-larro.

Ti lè larro ne sont pas cliào que vont fèrè chàotà onna saraille, ào qu'épécliont 'na fenêtra, por allà déguenautsi oquiè que l'ao z'appartint pas. Y'ein a que ne font seimblant dè rein et que, sein allà espret cauquiè part po robà, sè tirent pas ein derrai se l'ao oquiè à accrotsi, sâi de 'na manière, sâi de n'autra.

On certain lulu, qu'avai duè tchivrès et onna tchevretta, lè menavè ein tsamp à 'na totse que l'avai amodiysi de la coumouna, et lè fasâi gardâ pè son bouébo. Ma fâi, ellia totse n'avai diéro què dâi vilhie fénasse et dâo pâi dè tsin, que cein fasâi dâo bin petit fricot po cliào cabrès. L'est tot ào plie se l'ao avai cauquiè coumacliets et cauquiès trotsès dè triolet. Mâ l'ao avai découtè, on tsamp dè djeine espacette et ion dè trèfle, qu'arriont mi fè l'affèrè dâi bediettès. Lo gaillâ arâi prâo volliu que le l'ao aulont brottâ ; mâ n'ousavè pas lo derè à son bouébo. Assebin fut tot conteint, lo premi iadzo que lè menâ à la totse, d'ourè son bouébo l'ao demandâ :

— Adon, père, lè faut pas laissi sailli dâo prâi iò ne sein ?

— Oh ! bin, vouaïque ! repond lo père, poru que le sailliéyont pas dâo canton, laisse-lè pi !

Samuïet et Abran.

Samuïet. Sâ-tou porquì on tsin revirè la teta à tot momeint quand on l'ao tracè après ?

Abran. Eh bin ! l'est po vairè se l'est bintout ratrapâ et po que satsè se dussè éteindrè pe rudo.

— Oh ! que na !

— Et porquì don ?

— Eh bin, l'est tot bounameint pace que n'a pas lè ge dâo mémo coté què la quiua.

— Eh ! tsancro dè taquiet, va !... Et tè, Samuïet, sâ-tou porquì lè monnâi mettont dâi tsapès biancs ?

— Oh ! n'est pas molési à dévenâ, Abran, c'est que sont adé permi la farna et que le sè vâi pas atant su on tsapé bianc què su on nâi.

— Oh ! n'est pas po cein que l'ein mettont dâi biancs.

— Et porquì don ?

— Po sè couvri la teta !

Une maison de la Suisse allemande répand un peu partout le prospectus suivant. On s'ingénierait à vouloir composer un gachis semblable, qu'il ne serait guère possible. C'est vraiment un modèle du genre.

« Le savon aromatique médical ne contient que des

étoffes qui sont avantageuses pour le teint, il est libre de tout les principes acérés et viandants et il se recommande principalement pour des exanthèmes, des bourgeons d'été, des boutons, des éruptions hérpétiques comme aussi contre le teint roide et jaune, pour la susceptibilité morbide du teint, faiblesse du teint, engelure et surtout pour de telles maladies qui résultent par activité arrêtée des pores. Il amollit et nettoie le teint et ne contribue pas seulement à la destruction rapide de tout les étoffes nuisibles à l'expiration des pores mais il frappe aussi et revit à une activité renouvelée ces organes d'une manière profitable à la santé.

L'usage de ce savon est comme chez chaque autre savon, en l'offrant au teint par frotter pour le blesser en suçant par l'entremise d'une pièce de linge sur laquelle on frotte d'abord le savon, pour des bains on coupe une pièce dans des fragments fins, et les mêle entre l'eau du bain.

A cause de son odeur agréable et son mousser fort ce savon est apte très particulier à la toilette et à raser. »

UNE FEMME EN LOTERIE

II

En continuant son inspection, la voyageuse aperçut une pièce entièrement vide.

— Voilà mon affaire ! s'écria-t-elle.

Et faisant apporter son bagage, ou plutôt son mobilier, elle se mit à l'œuvre. A l'aide de schalls, de couvertures, de matelas, elle eut bientôt créé un petit appartement qui contrastait par son élégance relative avec le reste de l'appartement. Un morceau de tronc d'arbre lui fournit une table, un autre lui donna un siège ; et quand elle eut cloué un tapis pour remplacer la porte absente, elle se trouva tout à fait chez elle. Les domestiques exécutaient ses ordres avec empressement, tout étonnés d'obéir à une femme qu'ils ne connaissaient pas et qui s'était introduite ainsi dans la maison de leur maître ; mais elle donnait des ordres si clairs, et si précis, elle se mettait de si bon cœur à la besogne, elle savait si bien commander, qu'il était impossible de ne pas lui obéir.

Elle achevait son œuvre d'installation, quand on entendit les aboiements d'un chien ; aussitôt les domestiques de s'envoler comme une nichée de colombes dans la crainte d'être surpris et grondés. Quant à la jeune femme, loin de s'émouvoir en aucune façon, elle alla sur le seuil attendre paisiblement le maître du logis.

Celui-ci parut bientôt à l'entrée de la cour : c'était un homme de haute taille ; des bottes montant au-dessus des genoux, une houppelande à moitié râpée, une casquette de fourrure, une barbe longue et inculte, un fusil en bandoulière en faisaient le vrai type de l'habitant de ces solitudes. Il prêta l'oreille à quelques mots que lui disait un de ses serviteurs, puis il se dirigea à grands pas vers la porte au milieu de laquelle se tenait la jeune femme, comme dans un cadre destiné à la mettre mieux en lumière. Arrivé devant elle, il s'arrêta la bouche ouverte et sans proférer une parole.

— Bonjour, monsieur ! fit celle-ci d'un ton assuré, et sans rien perdre de son sang-froid.

— Madame... qui êtes-vous ? articula sir Adams d'une voix brusque et rude.

— Je vous répondrai quand vous m'aurez saluée ; on ne doit pas être moins poli dans les prairies de l'Ouest que dans les rues de New-York.